

sa température trois fois par jour. A la visite suivante, son malade vint à lui tout joyeux et lui disant: "Merci, cher docteur, je vais beaucoup mieux depuis que vous me soignez au thermomètre."

— En effet, dit-il, nous le savons. C'est dans le but de distribuer mieux que des paroles que j'ai organisé les visites à domicile. Nous pouvons ainsi identifier nos malades, contrôler leurs témoignages, ou même nous renseigner sur des faits absolument déplorables qu'ils n'osent pas avouer publiquement au dispensaire. Vous le disiez il y a un instant: un certain nombre d'entre eux sont très-réticents lorsque vous cherchez à pénétrer dans leur "vie intérieure". J'ai peine à obtenir les renseignements utiles, malgré mes questions pressantes. Ils se dérobent. Ce n'est pas de la mauvaise foi, c'est plutôt de la gêne ou de la fierté, car il y en a chez les pauvres: quelques-uns souffrent longtemps avant de se plaindre. On dirait que leur maladie et leur misère leur sont une honte. Ils entrebailent à peine la porte lorsque vous frappez doucement chez eux. Ils ont peur de l'inquisition. Nous ne sommes pourtant plus au moyen-âge. Pauvres gens!...

Dans ces cas, je demande l'adresse et je vais moi-même à domicile faire ma petite enquête. Chaque fois, je trouve, ici, un foyer de maladie, là, la cause d'une élévation insolite de température chez un malade qui se comportait assez bien, ailleurs, une complication inattendue provoquant une aggravation des symptômes, partout la privation, la souffrance morale ajoutée à la souffrance physique.

Nous observons ces faits si fréquemment que je n'hésite jamais à enquêter à domicile chaque fois que la maladie prend une allure inquiétante chez l'un d'entre eux.

Voulez-vous que je vous rapporte des faits: en voici quelques-uns, de mémoire:

D'abord, vous savez, nous savons tous, qu'un tuberculeux, pour s'améliorer, guérir même, doit vivre dans une parfaite quiétude de l'esprit et du corps. Il lui faut aussi du repos, de la lumière, de la vie au grand air, une alimentation facilement digestive et exclusivement réparatrice. Eh bien! nos malades manquent de tout cela.

Ils vivent les uns à côté des autres — je devrais dire plutôt les uns sur les autres — dans une promiscuité dangereuse. Ils